

LUNAPARK

franck thilliez



NS

Franck Thilliez

Luna Park

Nouvelle

Collection Noire sœur



OceanofPDF.com

Alex, Théo et moi, nous jouons à ce petit jeu depuis des années : nous introduire dans des endroits abandonnés, souvent interdits, et y passer la nuit. Frapper toujours plus fort, plus haut, repousser les limites de notre débilité. À chaque fois, on en crève de peur et pourtant, on y retourne. Il s'agit d'une question de tradition et de fierté entre nous.

Alors, qu'est-ce qui peut pousser trois cadres supérieurs à agir de la sorte ? On n'a jamais su vraiment l'expliquer. Peut-être parce qu'on gagne plus d'argent qu'il n'en faut, qu'on a déjà des vies rangées dans de petites boîtes pré-formatées et que les voyages d'entreprise avec saut à l'élastique en option ne nous suffisent plus.

Évidemment, il n'est pas question de passer la nuit à trois en enfer, ce ne serait pas intéressant. Alors on tire à la courte paille. Celui qui pioche la plus petite paille – on en pique toujours trois au Mc Do du coin avant, et Théo se charge de les découper et de les tenir dans sa main – gagne le gros lot. Les deux autres ont alors le choix de la destination, qui reste une surprise pour le condamné, et organisent le voyage. Ni nos amis, ni notre famille ne savent où nous allons, ni ce que nous faisons. Ce jeu débile, c'est notre territoire secret, notre doigt d'honneur à la société.

Cette fois-ci, mes deux compères ont voulu frapper fort. Pas de pioche, je vais avoir quarante bergeres et pour l'occasion, je suis désigné d'office pour une destination qu'ils m'ont promise « paradisiaque ». Tu parles. J'ai toujours écopé des pires tirages. La fois dernière, j'ai eu droit, en guise de plage de sable blanc, à neuf heures dans un hôpital psychiatrique désaffecté du Nord du Pays de Galles, tandis qu'eux picolaient de la Guinness et s'éclataient au lit avec des *call-girls*. J'ai cru en sortir fou.

Là, ils m'ont emmené à Kiev. Kiev, l'Ukraine, Tchernobyl... Vous voyez le truc venir ? À eux la baise, à moi les poissons à trois yeux. Super pour l'anniversaire, non ? Alors que j'angoisse, enfermé dans la chambre de mon hôtel comme le veut notre tradition débile, mes « amis » se chargent des petits détails techniques. Ils ont trouvé une agence de voyages – et croyez-moi, elles foisonnent dans la capitale – qui propose, chaque après-

midi, une visite à Tchernobyl et Pripjat pour cent cinquante euros par personne. À vrai dire, je trouve le principe effroyable. La zone est interdite (c'est pour ça qu'on y va.) En 1986, des milliers de personnes ont dû quitter leurs maisons, abandonner leurs biens, des familles ont vu leurs proches mourir des conséquences de l'atome, et ceux-là mêmes qui les ont tués organisent aujourd'hui des circuits touristiques. Nauséabond. Que peuvent bien retirer les visiteurs de cette plongée dans les entrailles d'une souffrance passée ? La possibilité de dire « Je suis allé à Tchernobyl, ouais, j'y suis allé moi, vous verriez comment c'était impressionnant » ? Mais qu'est-ce qui est impressionnant ? Les maisons abandonnées ? Les portraits de familles encore placardés sur des murs branlants ? Ou les roses radioactives qu'on n'a pas le droit de cueillir mais que certains abrutis essaient d'emporter quand même ? Pratique, remarquez, pour offrir aux gens que vous n'aimez pas. En plus, elles ne fanent jamais.

Voilà, il faut y aller. Au moment d'embarquer, Alex et Théo se chargent d'embrouiller le guide, qui oublie par conséquent de m'inclure dans le comptage. Une technique bien rodée qui a toujours fonctionné. Et quand ça ne marche pas, on a d'autres tours dans notre sac de toute façon. On n'a jamais échoué.

Le véhicule est plein, plus de quarante personnes de toutes nationalités, européennes pour la plupart, mais il y a quand même une poignée d'Asiatiques. Comme si Fukushima ne leur avait pas suffi. L'un d'entre eux photographie un panneau couché dans l'herbe signalant le danger radioactif. Je ne peux plus reculer, aucun d'entre nous ne s'est jamais dégonflé, et lorsque nous passons le premier *checkpoint* militaire, je crispe mes deux mains sur mon sac. J'ai emporté un peu de nourriture, des jumelles à infrarouge pour voir la nuit, une lampe torche et mon téléphone portable qui ne capte déjà plus.

Le militaire de garde, un grand type avec une moustache noire, vient faire un tour dans le bus, les doigts glissés entre son ceinturon et sa veste kaki. Il n'a pas l'air commode et j'ai très froid lorsqu'il plante ses yeux dans les miens. Il finit par sortir. À l'extérieur, je vois le guide lui donner un beau paquet de billets. Petits arrangements entre copains, sans doute. La porte se ferme, on se remet en route.

Pendant plus d'une heure, on a surtout vu des camions transportant du bois – pas besoin de chauffage pour des habitations fabriquées avec ce

bois-là – et les arbres sur pied qui vont ensuite sur les camions. Plus loin, on est passés devant les réacteurs. Notamment le fameux numéro quatre, celui qui a explosé en larguant dans l’atmosphère ses éléments radioactifs : plutonium, uranium, césium et compagnie. Devant le sarcophage en forme de pied d’éléphant, on a droit à un petit discours en anglais, où on nous explique qu’il n’y a vraiment qu’à quelques mètres du réacteur que la radioactivité est encore dangereuse et que partout ailleurs, on ne craint rien. Enfin, à condition de ne pas se rouler dans l’herbe, non plus. C’est la seule bonne nouvelle de la journée. Ce même guide nous indique aussi qu’à partir de 18 h 00, toute présence humaine est formellement interdite dans la zone. Ça, en revanche, c’est moins cool, vu que je vais y passer la nuit.

Le bus arrive à l’entrée de Pripiat, la ville exsangue située à trois kilomètres de la centrale. Il se range le long de la route, et c’est dans les deux minutes qui suivent la descente des touristes que j’en profite pour me cacher derrière une carcasse de voiture, laissant le groupe s’éloigner. Il y a un cadavre de lapin décharné à mes pieds. N’importe où ailleurs, ce serait juste dégueu. Personne ne fait attention à moi, les voyageurs prennent tous des photos de la route défoncée et des façades branlantes. Alex me souhaite bon courage du bout des lèvres, Théo mime un mouvement de va-et-vient très explicite avec ses hanches. Je leur tends un doigt et cours me réfugier dans le hall d’un immeuble.

C’est au moment où j’entends, deux heures plus tard, le bus repartir que, comme à chaque fois, je me dis que je viens de faire la pire bêtise de ma vie. Et si le bus ne revient pas, demain ? Et si je me fais arrêter par un garde qui traîne dans le coin ? Mais un garde de quoi, au fait ? Du « Parc naturel de Tchernobyl » ?

Un vague sourire aux lèvres, je ressors de ma cachette et m’aventure dans la rue : l’absence de bruit est impressionnante. C’est comme si les aiguilles du temps s’étaient arrêtées le 26 avril 1986. Les tours de quinze étages aux vitres cassées ressemblent aux nôtres, mais il n’y a pas de graffiti et la flore les dévore. Je suis sûr que d’en haut, les toitures paraissent émerger d’une forêt dense, verdoyante malgré tout. La route s’est craquelée sous la poussée de ce nouveau printemps. Des herbes folles, des racines en émergent. J’ai le sentiment que dans quelques dizaines d’années, la Nature aura gommé toute trace de l’homme, comme pour annihiler à tout prix le drame de l’explosion.

Soudain, un animal d'une belle taille traverse juste devant moi et s'aventure entre deux immeubles. Mon cœur s'emballe, je crois avoir reconnu un renard ou une grosse bestiole dans le genre. Je marche à reculons, méfiant. Je n'y connais pas grand-chose à cette région, mais j'ai en effet entendu que certains animaux pouvaient encore y vivre. Qu'ils s'étaient adaptés à la radioactivité. Eh bien, qu'ils restent loin de moi.

Je m'approche d'un Luna Park au cœur de la ville et m'assieds dans une petite auto tamponneuse grise et rouillée. Elles sont toutes rassemblées au milieu de la piste. J'imagine la musique de carnaval, les cris joyeux, j'entends les tirs à la carabine et je sens presque l'odeur des barbes à papa. Que sont devenus tous ces enfants désormais ? Morts d'un cancer ou d'une malformation cardiaque ? Réfugiés à la périphérie de la zone interdite, vivant dans la misère et mangeant des légumes contaminés ? Qui se soucie d'eux à présent ?

Il va bientôt faire nuit. Je me sens bien dans cette petite voiture, elle me rappelle mon enfance, je pense aux paroles d'une chanson de Goldman *Mais je ne suis pas né comme toi, ici et maintenant*. Cette chanson, ça veut dire : à eux la radioactivité, à moi le four micro-ondes. Je vais peut-être rester au Luna Park jusqu'à ce que le soleil se couche. Je commence tout juste à me dire que la nuit ne sera pas si terrible lorsque j'entends le grondement d'un moteur. En catastrophe, je m'extirpe de la voiture et me réfugie dans la cabine de forain au pied de la grande roue.

Une fraction de seconde, je me dis que le guide ou le chauffeur du bus ont repéré mon absence et viennent me rechercher, mais je me ravise rapidement lorsque j'aperçois une Jeep. Le véhicule s'arrête en plein milieu de la rue, à une trentaine de mètres devant moi. Ils sont deux à en descendre. Ils portent des fusils à lunette et une petite casquette grise, verte et noire sur la tête. Ils échangent dans une langue à laquelle je ne comprends rien. Du russe, sans aucun doute.

Montée d'adrénaline lorsque je reconnais le militaire à la moustache noire. Je me baisse encore plus, le nez au ras de la cabine. Que viennent-ils faire dans le coin ? Chasser ? L'endroit foisonne peut-être de bêtes sauvages, et la zone interdite doit être un terrain de jeu bien sympathique. Très rapidement, les deux hommes sortent un gros sac noir de l'arrière de la Jeep et le déposent au sol. Puis ils rembarquent, le véhicule fait demi-tour et disparaît à vive allure.

Je reste là, pétrifié de longues minutes, fixant le sac qui brille sous les derniers rayons du soleil. Les hommes ont bien peiné pour le décharger et déjà, mon imagination se met à galoper. J'ai bien vu la frayeur sur leur visage, j'ai remarqué leurs yeux qui furetaient vers les bois avoisinants et leurs mains qui se serraient sur la crosse de leur carabine, tandis qu'ils posaient pied à terre. Prêts à ouvrir le feu.

Je sors avec prudence de ma cachette, des morceaux de verre craquent sous mes semelles. Un gros clown en plastique, moulé sur la cabine, me fixe d'un air goguenard, avec ses lèvres gonflées et ses grands yeux amusants. Il a un sourire immense, des dents éclatantes. Un ballon rouge semble tourner en équilibre au bout de son index, comme le font les basketteurs. Avec la luminosité qui baisse, ce Luna Park fantôme commence à me ficher la frousse.

À mes pieds, ce n'est pas un sac, mais une bâche noire roulée autour de *quelque chose*. Je sens de drôles d'odeurs – celle très forte du gibier mêlée à celle très cuivrée du sang. Je tire sur les extrémités en plastique et mon ventre se contracte à la vue de ce qui ressemble à un gros sanglier mort. Mais ce n'en est pas tout à fait un, on dirait un mélange de cochon et de loup. Il a la gueule grande ouverte, la langue pendante. Je vois mon reflet dans ses yeux noirs qui fixent le néant.

Je retiens un cri, la main sur la bouche. Pourquoi avoir déposé cet animal mort au milieu de la route ? Pourquoi ces soldats étaient-ils armés de fusils ? Comment l'animal a-t-il été tué ?

Je ne vois aucune plaie, aucun impact de balle. Je fixe les arbres immobiles qu'aucune brise n'agite, mon regard descend vers les troncs noirs, serrés comme une armée de lances, et qui encerclent la ville. Il faut que j'aille pisser.

Ça y est, les dernières lueurs du jour s'échappent, je dois me trouver un endroit sécurisé pour la nuit. Je repasse avec appréhension devant l'animal mort, jette un œil au clown du Luna Park avec l'impression tenace que ses yeux me suivent. Vite fait, je remonte la rue principale de Pripiat. La ville semble avoir été ravagée, pillée. Miroirs brisés du salon de coiffure, fauteuils roulants fracassés devant l'entrée de l'hôpital, carreaux de faïence qui jonchent le sol devant une ancienne boutique de musique. Tout rouille, se disloque, s'effrite. J'aperçois une horloge qui indique 1 h 27 ou 13 h 27, je ne sais pas.

Le poids de l'Histoire pèse sur mes épaules. Nauséeux, je me dirige vers l'un des immeubles les plus hauts, qui me donnera une vue directe sur la rue et ce mystérieux sanglier mort. J'emprunte les escaliers, monte les dix étages, accompagné par le seul claquement de mes pas. Chaque son que je fais est comme un viol, j'ai l'impression de troubler une tranquillité radioactive, de fouler un cimetière d'atomes. Je gagne un appartement à la porte entrouverte et ai le réflexe stupide de cogner deux fois à la porte.

Pénétrer là-dedans me dérange soudain, une famille a vécu ici, je le vois à une petite chaussure dans un coin, à une poupée sur un drap, à une pipe brisée en morceaux sur le linoléum boursoufflé. Je referme derrière moi et me dirige vers la fenêtre. Il fait complètement nuit à présent, aucune ampoule ne brille à des kilomètres à la ronde, le Luna Park a disparu dans les ténèbres, les étoiles brillent pour personne. Il manque du bruit, des aboiements de chien, le son lointain des télévisions ou des radios. La ville d'arbres et de béton n'existe plus.

J'allume ma lampe torche, ma montre indique 1 h 27. Comme sur l'horloge que j'ai vue tout à l'heure. Impossible, il doit être aux alentours de 21 h 00, grand maximum. Je tapote le cadran ; les aiguilles ne bougent plus. Elle se serait arrêtée dans l'après-midi ? Je regarde souvent l'heure sur mon téléphone portable. J'essaie de l'allumer, en vain. Déchargé, déjà ? Merde, je trouve tout cela très bizarre.

Il commence à faire froid, mais je ne vais pas m'amuser à faire un feu ici. Dehors, l'obscurité est parfaite. Aucune pollution lumineuse. Je prends mes jumelles à infrarouge et, à travers ces lentilles qui me révèlent l'invisible, jette un œil vers la route. Mes doigts se crispent sur le caoutchouc des Bushnell. En contrebas, la bâche est grande ouverte au milieu de la route et le sanglier a disparu. Une traînée de sang coule en ligne droite vers le Luna Park.

Immédiatement, j'éteins ma lampe torche et me plaque contre le mur, le souffle court. Je n'y crois pas, j'ai besoin de vérifier à nouveau. Même résultat. La bête devait bien peser dans les quatre-vingts kilos, j'imagine mal un autre animal la tirer avec ses mâchoires.

Alors quoi ?

Je dois changer d'endroit, ils ont peut-être aperçu le faisceau de ma lampe et je ne suis plus en sécurité, ici. J'ai pensé « Ils », pourquoi j'ai pensé « Ils » ? Je ne peux m'empêcher de songer à ces photos que j'avais

vues il y a quelques années : ces visages déformés par les radiations, ces êtres hydrides nés d'aberrations génétiques, de mutations induites par l'atome. Et s'ils se cachaient là, dans les bois ? Je cours vers le couloir et me réfugie à l'aveugle dans les escaliers. J'ai peur, je pense à nouveau à l'attitude des militaires, aux mots du guide : *Il faut quitter la zone avant 18 h 00*. Je descends en toute hâte et avance prudemment dans le hall de l'immeuble, jusqu'aux abords de la rue. Il fait un froid glacial. Une coulée de brume rampe au ras du sol, s'invite dans chaque ouverture, gorge sombre. J'essaie d'y voir quelque chose avec mes jumelles, mais en vain : le brouillard couvre tout, pesant, enveloppant. J'ai le souvenir qu'il y avait d'autres immeubles, en face, alors je m'y précipite, me jette dans la première cage d'escalier venue. Je sais ce que je vais faire : me planquer au fin fond d'un appartement et ne plus en bouger jusqu'à l'aube. Ces deux enfoirés de Théo et d'Alex vont m'entendre.

Je monte les marches deux à deux quand j'entends un bruit curieux, régulier, qui résonne contre le béton. Je m'immobilise. Ça vient d'en haut. La pulsation s'accélère, s'intensifie. Je reste immobile, incapable de fuir, à la fois curieux et tétanisé. Je serre mes jumelles dans ma main, prêt à les fracasser et à m'en servir comme arme en cas de danger. Un gros ballon rouge cogne sur le mur latéral, me heurte et termine sa course à mes pieds. De peur, je frappe dedans de toutes mes forces. Il poursuit alors ses rebonds vers les étages inférieurs, résonnant en écho, jusqu'à ce que l'implacable silence revienne.

— Y'a quelqu'un ? je demande.

Ma voix bondit de loin en loin. Je ne sais pas quoi faire, j'ai envie de hurler, de chialer. Je ne sais pas où aller, la première zone habitée doit se situer à des dizaines de kilomètres. Bon Dieu, qu'est-ce qui m'a pris de m'aventurer dans cet enfer ? On ne joue pas avec Tchernobyl, ni avec l'Histoire. Les pires idées me traversent la tête. Je me dis soudain que je ne tiendrai pas la nuit. Qu'*ils* vont m'avoir.

Je prends mon souffle et dévale les marches en courant. Je n'ose pas me retourner, certain qu'on me poursuit. Je fonce dans la rue, brave le brouillard et me réfugie dans l'école primaire. Direction une classe du fond. Les cahiers, les livres sont restés en place. Des cartes géographiques montrent encore l'U.R.S.S. et non la Russie. Dans un coin, un carton est à moitié rempli de petits masques à gaz. Avait-on une telle méconnaissance

de la radioactivité, à l'époque, pour croire que de simples masques pouvaient la contrer ?

Je me persuade qu'ici, je suis en sécurité, ce qui ne m'empêche pas de trembler comme une feuille. Le danger est partout et nulle part. Je le sens. Invisible et pernicieux. Ce ne sont pas ces murs d'école qui m'en protégeront. Une nouvelle horloge, face à moi, indique 1 h 27.

Une porte claque, au loin. *Ils* m'ont déjà retrouvé, *ils* me traquent. Je suis l'étranger, celui qui n'a rien à faire là. J'empiète sur leur territoire et je sais que je vais le payer cher. *Les traces de sang... le sanglier en sacrifice...* Je me réfugie dans un coin et me rétracte sur moi-même, comme une fleur fanée. Ne pas bouger, ne pas respirer. Soudain, des rires d'enfants, qui glissent dans l'air et s'évanouissent. De ceux qu'on entend dans les cours de récréation. Ils auraient pu être rassurants s'ils étaient provenus de vrais enfants.

Mais j'ai la certitude qu'il s'agit d'autre chose.

Mes yeux s'habituent un peu à l'obscurité, captant la plus infime pulsation de lumière. Face à moi, les murs sont à mi-hauteur, rehaussés de grandes vitres poussiéreuses. La porte de la classe s'ouvre doucement, accompagnée d'un petit grincement. Le temps se dilate, je suis mort de peur.

Le ballon rouge surgit des ténèbres et roule jusqu'à mon entrejambe. Rien d'autre ne se passe. À nouveau les rires d'enfants. Puis le silence. Je fixe le ballon et le prends dans mes mains. Il semble directement sorti d'usine, tout neuf, tout brillant. Puant le plastique. Je sais où je l'ai vu. Dessiné sur la cabine du Luna Park, au bout du doigt de ce stupide clown.

— Qu'est-ce que vous attendez de moi ? Qu'est-ce que vous voulez ?

Je me relève, le ballon dans la main. La porte est restée ouverte, *ils* veulent sans doute que je sorte. *Ils* veulent me montrer quelque chose. Les rires d'enfants m'accompagnent comme des cris de mouettes. Est-ce que je deviens fou ? Je regagne la rue, aperçois progressivement des braséros à travers la brume. Des lumières dansent droit devant, formant des arcs de cercle. Je m'approche, tandis qu'une petite musique de foire vibre dans l'air.

Cette pulsation de vie provient du Luna Park. Il est en activité. Les nacelles de la grande roue sont illuminées de centaines d'ampoules multicolores et effectuent leur lente rotation, des étincelles crépitent au-

dessus de la piste des autos tamponneuses, j'entends des claquements de pétards, des musiques d'accordéon, des roulements de tambours. À ce moment précis, je me dis que ça ne peut être qu'une farce. Théo et Alex m'ont piégé, ils ont tout organisé pour me fiche la frousse de ma vie. Mais d'où vient l'électricité pour alimenter les machines ? Et puis, c'est impossible de mettre en place un truc pareil. Pas ici, à Tchernobyl...

Mes jambes me poussent vers l'entrée du parc. Il est complètement désert, les voitures roulent toutes seules, se percutant, opérant des marches arrière comme s'il y avait de petits conducteurs. Ça sent le sucre et la pomme.

Mon cœur se serre soudain lorsque j'aperçois une forme installée dans une cabine de la grande roue, tout là-haut. Ça me rassure et m'effraie à la fois : il y a donc bien quelqu'un derrière tout ce délire. La silhouette disparaît dans la brume en altitude. Je m'approche et attends au pied de la roue, tout tremblotant. Les nacelles défilent devant mes yeux, vides, tournoyant légèrement pour certaines. Voilà la forme qui apparaît enfin, quinze mètres au-dessus de moi. Se rapproche au ralenti. Je devine la manche d'un beau costume bleu. Une main gantée de blanc, qui dépasse du bord cuivré de la nacelle. Des cheveux frisés, dont la couleur orange se détache du gris de la brume. Son visage est blanc comme la mort. Son nez, rouge comme le sang.

Le clown. C'est bien lui. Disparu de la façade de la cabine pour se matérialiser en face de moi. Il m'étale un sourire effroyable qui n'a rien à voir avec l'image rassurante de tout à l'heure, ses dents acérées brillent sous l'éclat des ampoules, il tend les bras vers moi comme s'il voulait m'embrasser, mais c'est le ballon qu'il attrape au passage avant d'éclater de rire. Ce rire maudit composé des éclats de joie de dizaines, de centaines d'enfants.

Tous mes poils se dressent, il vient de me glacer le sang.

Il profite de l'absence de vie pour s'amuser, seul. Ces jouets, ces immeubles, ces magasins, cette forêt lui appartiennent. Il a dévoré tous ceux qui habitaient ici, les grands, les petits, les hommes, les femmes. Je suis chez lui, sur son territoire, dans sa ville, sa patrie. En 1986, il était déjà là, mais tout le monde lui faisait confiance. Ou plutôt, on ne faisait pas attention à lui. Parce qu'il était invisible, immiscé dans la vie des gens, dans leur quotidien, leurs habitudes. Parce qu'il leur souriait.

Aujourd'hui, c'est son vrai visage que je vois.
Je sais qui il est désormais, j'ai compris.
Il est Radioactivité.

FIN

Relecture [Camille Fræhlinger-Klein](#)



LA LECTURE PLAISIR
Romans et nouvelles

Nos deux collections phare sont Noire sœur et Culissime ; elles sont placées sous les auspices d'Eros et Thanatos, les détonateurs fictionnels les plus performants de tous les temps.

Noire sœur, des polars et des nouvelles ou romans noirs arpentant les lisières du genre.

Et aussi des classiques du polar et du roman noir préfacés par des écrivains contemporains, que vous trouverez dans la collection Perle noire

Culissime, des romans et nouvelles érotiques à haute teneur en littérature.

Nous nous fauflerons ensemble dans l'étroit défilé dominé par le libertinérotique et le pornobscène
RÉSERVÉ AUX ADULTES

*Et aussi des classiques de la littérature érotique préfacés par des écrivains contemporains que vous
trouverez dans la collection **Perle rose**.
RÉSERVÉ AUX ADULTES*

-0-

*Tout le catalogue sur
<http://skaediteur.net>*



OceanofPDF.com